Les coulisses des cartes à l'époque moderne.

Introduction

Isabelle Laboulais

► To cite this version:

Isabelle Laboulais. Les coulisses des cartes à l'époque moderne. Introduction. Les usages des cartes : XVIIe-XIXe siècle : pour une approche pragmatique des productions cartographiques, Presses Universitaires de Strasbourg, pp.5-14, 2008, Sciences de l'histoire, 10.4000/books.pus.13309 . hal-02932799

HAL Id: hal-02932799

<https://hal.science/hal-02932799>

Submitted on 9 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Isabelle Laboulais (dir.)

Les usages des cartes (XVII^e-XIX^e siècle) Pour une approche pragmatique des productions cartographiques

Presses universitaires de Strasbourg

Introduction

Les « coulisses » des cartes à l'époque moderne

Isabelle Laboulais

DOI : 10.4000/books.pus.13309
Éditeur : Presses universitaires de Strasbourg
Lieu d'édition : Strasbourg
Année d'édition : 2008
Date de mise en ligne : 19 septembre 2019
Collection : Sciences de l'histoire
ISBN électronique : 9791034404261

<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 24 novembre 2008

Ce document vous est offert par Université de Strasbourg

Référence électronique

LABOULAIS, Isabelle. *Introduction : Les « coulisses » des cartes à l'époque moderne* In : *Les usages des cartes (XVII^e-XIX^e siècle) : Pour une approche pragmatique des productions cartographiques* [en ligne]. Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg, 2008 (généré le 18 août 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pus/13309>>. ISBN : 9791034404261. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pus.13309>.

INTRODUCTION

Les « coulisses » des cartes à l'époque moderne

*Isabelle Laboulais**

« La carte, scène totalisante où des éléments d'origine disparate sont rassemblés pour former le tableau d'un "état" du savoir géographique, rejette dans son avant ou son après, comme dans les coulisses, les opérations dont elle est l'effet ou la possibilité ».

Michel DE CERTEAU, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Essais », 1990, p. 179.

Les « coulisses » des cartes, évoquées par Michel de Certeau, désignent tout à la fois l'acte cartographique qui donne naissance à la carte et les usages qui apparaissent ensuite lorsque cette carte est consultée. Entrer dans ces coulisses consiste donc à restituer les opérations qui, à première vue, ne sont pas visibles sur les cartes mais ont néanmoins présidé à leur construction et caractérisé leurs usages. Un tel projet s'appuie d'une part sur les suggestions formulées depuis une trentaine d'années par les historiens de la cartographie pour se démarquer du « paradigme empirique » qui a longtemps restreint l'étude des cartes à leur seul contenu¹, d'autre part sur les développements récents de l'histoire du livre et de la lecture, et plus particulièrement sur les propositions formulées par Donald McKenzie qui ont nourri nombre de travaux entrepris dans ce domaine.

* Université Marc-Bloch, Strasbourg 2 – EA 3 400.

Dans la préface qu'il a donnée à la traduction française de *Bibliography and the Sociology of Texts*, Roger Chartier présente ce volume comme « un livre qui bouscule les spécialités et efface les frontières canoniques », puis il conclut en disant : « Lisez McKenzie. Il est sûr que vous y trouverez votre bien ² ». L'historien de la cartographie ne peut qu'approuver une telle affirmation. En effet, dans ses travaux consacrés à la bibliographie, Donald McKenzie propose d'étendre le concept de texte bien au-delà de ses acceptions ordinaires, en incluant notamment la carte dans ce qu'il nomme les « *non verbal texts* ³ ». Il contribue en outre à effacer les divisions anciennes entre sciences de la description et sciences de l'interprétation. Enfin, il souligne la nécessité de s'attacher aux usages des livres. Cette volonté d'articuler l'étude des textes, l'analyse de leurs formes et l'histoire de leurs usages peut être appliquée à l'histoire de la cartographie dès lors que celle-ci entend se défaire d'une approche strictement descriptive des cartes ⁴. Cette position n'est, à vrai dire, pas très éloignée de celle énoncée dès 1974 par David Woodward, sous la forme d'un programme de travail.

Dans l'article qu'il publie cette année-là, dans *The American Cartographer*, David Woodward analyse les propositions formulées depuis les années 1960 pour prendre en compte les conditions d'élaboration d'une carte et propose, à son tour, d'envisager quatre étapes : le rassemblement des données, le traitement de l'information, la distribution des cartes et leurs usages. Pour chacune de ces étapes, il identifie le processus de production (protagonistes, techniques mobilisées et outils) et les formes prises par les différents objets élaborés ⁵. David Woodward déplore dans ce texte que la forme et le fond soient le plus souvent étudiés de manière distincte par les historiens de la cartographie, il suggère au contraire de les considérer comme indissociables et de procéder à un travail de contextualisation ⁶. C'est d'ailleurs l'approche qu'il suit dans l'ouvrage qu'il consacre, une vingtaine d'années plus tard, à la cartographie italienne de la Renaissance ⁷. Les premiers travaux de Brian Harley insistent également sur la nécessité de contextualiser les productions cartographiques dans leur environnement socioculturel avant de se livrer à toute étude de contenu, et cela tant pour restituer les processus de construction que pour comprendre les raisons pour lesquelles les cartes ont été construites ⁸.

Plus récemment, Matthew Edney a posé, lui aussi, un regard critique sur les postulats du « paradigme empirique » à l'œuvre dans l'histoire classique de la cartographie, il a mis en lumière les combinaisons complexes qui mêlent des facteurs technologiques, sociaux et culturels tant au stade de la construction qu'à celui de la consommation des connaissances cartographiques ⁹. Dans son ouvrage qui a pour objet la construction géographique de l'Empire britannique en Inde, il fait de la cartographie et des enquêtes qui l'accompagnent des pratiques constitutives des manières de concevoir cet Empire ¹⁰. Tout comme lui, Christian Jacob

propose une approche constructiviste des cartes et du savoir géographique, à ceci près qu'il adopte une perspective chronologique cavalière et n'ancre son propos dans aucun contexte précis¹¹. Depuis leur publication, ses travaux, nourris par les réflexions de Michel de Certeau¹², attirent l'attention des historiens sur l'essentielle opacité de tout document cartographique, et ses analyses sémiotiques continuent de marquer fortement l'histoire de la cartographie. En revanche, les pistes qu'il évoque pour mieux connaître « la pragmatique de la consultation de la carte¹³ » semblent moins explorées. Par cette expression, Christian Jacob désigne les manières de faire qui accompagnent la consultation des cartes¹⁴. Cependant, comme l'a relevé Bernard Lepetit dans une recension de cet ouvrage, ici, l'analyse de la matérialité de la carte

conduit moins vers une caractérisation des opérations techniques de production et des pratiques de la consultation que vers les opérations intellectuelles à l'œuvre dans l'opération de communication qui se joue avec chaque représentation du monde¹⁵.

Or c'est précisément sur ces opérations techniques de production et ces pratiques de consultation que nous voudrions nous arrêter dans ce volume, en nous attachant plus particulièrement au moment où la production cartographique s'accroît et se diversifie, c'est-à-dire au cours du XVIII^e et du XIX^e siècle¹⁶. Il paraît alors pertinent de poser, à la manière dont l'ont fait les historiens de l'imprimé, « la question des emplois et des appropriations des matériaux typographiques [ici : cartographiques], en ne se contentant pas de les classer, compter ou décrire » mais en tenant « la lecture comme pratique inventive et créatrice qui s'empare diversement d'objets partagés et qui leur donne des sens aucunement réductibles aux seules intentions de leurs producteurs¹⁷ ». Si la production cartographique se diversifie, les usages des cartes font de même : usages administratifs, savants, mais aussi démonstratifs, rhétoriques, etc., les uns n'excluant évidemment pas les autres. C'est donc en nous penchant sur certaines communautés d'utilisateurs que nous proposons d'aborder l'histoire de la cartographie car, comme l'a rappelé Bernard Lepetit :

La carte « fait sens », c'est entendu, mais elle fait sens au sein d'une communauté sociale qui la consulte ou l'expose, qui l'utilise pour l'information qu'elle contient ou pour la rhétorique symbolique du pouvoir ou de la distinction qu'elle déploie. Derrière les « effets visuels produits » par les cartes, il y a une recherche acquise des effets à produire et des regards éduqués¹⁸.

Dans le cadre d'un programme financé par l'Agence nationale de la recherche (ANR) – « Expériences de terrain et compétences cartographiques » –, nous avons observé les conditions d'articulation entre expériences de terrain (observations scientifiques, missions de reconnaissance, tournées d'inspection, etc.) et usages

cartographiques, afin de comprendre comment, dès le XVIII^e siècle, les observations de terrain ont été traduites graphiquement, et même cartographiquement, de manière directe ou de manière indirecte. Plutôt que d'étudier les usages de communautés identifiées *a priori* (les savants, les administrateurs, les ingénieurs, etc.)¹⁹, nous avons choisi de partir d'une posture – l'expérience de terrain – pour questionner les usages cartographiques qu'elle induit chez ses protagonistes. Prendre en compte les pratiques d'observation, de relevé, et leur traduction graphique sur des cartes à grande échelle semble en effet déterminant pour mettre au jour tout un pan de la production cartographique des Lumières. Cette enquête s'est donc donné pour objet l'articulation des processus cognitifs et des techniques cartographiques perceptibles au travers notamment des interventions manuscrites encore visibles sur les cartes²⁰. Il s'est agi de saisir à la fois ce que les hommes de terrain font des cartes déjà produites, et quelles cartes ils produisent à leur tour. Ainsi, tout comme les savants qui compilent les savoirs représentés sur les cartes déjà produites par leurs *alter ego* ou par des hommes de terrain, les hommes de la pratique sont simultanément utilisateurs et producteurs de cartes puisqu'à l'époque moderne, il est très fréquent qu'ils réutilisent, en les annotant ou en les complétant, des cartes topographiques imprimées. Au Conseil des mines par exemple, il est courant pendant la Révolution française de reporter sur la carte de France de Pierre de Belleyrne le fruit des observations de terrain réalisées par les ingénieurs et les inspecteurs lors de leurs tournées ; la carte imprimée fait alors office de fond de carte et permet de cartographier les ressources minérales. S'attacher à ces documents imprimés et annotés offre un éclairage vif sur une forme spécifique d'acte cartographique (*mapping*). Cela implique aussi de questionner les instructions suivies dans le temps de la construction des cartes et les manières dont les commanditaires utilisent *a posteriori* les cartes élaborées selon leurs consignes.

Grâce à cette approche pragmatique de la production et de la consultation, il s'agit de montrer comment les productions cartographiques portent les traces de leur élaboration et comment, dans ce type d'enquête, les textes viennent compléter les apports de l'archive cartographique. Il nous semble par ailleurs qu'une telle démarche peut remettre les cartes manuscrites au cœur des recherches – tant dans leur statut d'ébauche, stade qui précède l'élaboration d'une carte imprimée, que lorsque ces cartes restent manuscrites²¹ – ainsi que permettre de croiser des échelles diverses²², des types différents de cartes, prenant notamment en compte les cartes imprimées et annotées *a posteriori*. Une telle entreprise ne peut bien sûr prendre sens que si l'on garde à l'esprit qu'une carte est une construction sociale de la réalité, élaborée par et pour ce que Bernard Lepetit a appelé des « regards éduqués²³ ».

Les contributions publiées dans cet ouvrage ont été présentées au cours de trois journées d'études organisées à Strasbourg entre janvier 2006 et janvier 2008.

La première s'est déroulée en juin 2006, elle était consacrée à la carte comme outil d'expertise aux XVIII^e et XIX^e siècles. Elle a permis de questionner les objets pour tenter de restituer les usages matériels qu'ils ont pu susciter et les dispositifs intellectuels qui les sous-tendaient. C'est dans cette perspective que la carte a été considérée comme un outil de l'expertise, comme un instrument permettant de passer des faits bruts à la synthèse, à l'interprétation ou à la décision. Cette approche nous a incités à prendre en compte les cartes dressées par des ingénieurs ou par des savants, et ce, à toutes les étapes de leur construction – de l'esquisse à la version imprimée –, mais aussi les cartes imprimées portant des annotations manuscrites. Au cours de cette journée, nous avons examiné les cartes et les plans en tentant d'identifier ce qui, sur l'objet original comme dans les marques d'usage qu'il porte encore, évoque les manières de figurer l'espace et les raisons de ces représentations. En effet, lorsqu'une carte est dressée ou complétée *in situ*, elle suppose l'existence d'un questionnement spécifique et d'un rapport particulier à l'espace cartographié. Il ne s'agit pas de partir en quête d'une vaine exactitude mais de s'interroger sur ce que le « coup d'œil » apprend à saisir en premier lieu²⁴.

La deuxième journée d'études s'est tenue en janvier 2007, elle portait sur le statut respectif des cartes manuscrites et des cartes imprimées aux XVIII^e et XIX^e siècles, sur les modalités de leur construction, sur les usages distincts ou semblables auxquels elles ont donné lieu, sur les circulations propres à ces deux types de support. Au temps où le « paradigme empirique » gouvernait l'approche des historiens de la cartographie, l'étude des cartes manuscrites était délaissée, du moins pour les époques où la cartographie imprimée s'imposait quantitativement. Les tracés, jugés inachevés, car distincts du document final, étaient dédaignés au nom de cette exactitude que l'on jugeait plus assurée sur les cartes imprimées. À cette position méthodologique qui a longtemps dominé l'histoire de la cartographie venaient s'ajouter les conditions matérielles de conservation. Les cartes manuscrites sont en effet moins connues et moins systématiquement identifiées dans les fonds d'archives. Ainsi n'est-il pas rare de trouver dans une liasse des archives de telle intendance ou de tel ministère des cartes conservées – et c'est pour l'historien une excellente chose – avec les mémoires que ces cartes accompagnaient.

La troisième et dernière journée s'est tenue en janvier 2008, elle portait sur les rapports que les ingénieurs ont entretenus avec les productions cartographiques entre le XVII^e et le XIX^e siècle. Nous nous sommes demandé comment, au cours de cette période, des ingénieurs du roi aux ingénieurs civils, se sont constituées des pratiques cartographiques spécifiquement liées (ou non) aux attributions des différents corps; nous avons questionné les caractéristiques de ces productions cartographiques, ainsi que les finalités assignées aux cartes, en cherchant en quoi la carte pouvait être considérée comme un attribut de l'ingénieur. Plutôt que de regarder l'uniformité des usages cartographiques développés par les ingénieurs

comme un postulat de départ, plusieurs études de cas ont précisé les manières de faire propres à différents corps et la très difficile uniformisation.

Afin de tenir compte des thèmes évoqués de manière récurrente dans les discussions qui se sont tenues lors de chacune de ces journées d'études, les contributions ont été, pour ce volume collectif, réorganisées en trois parties.

Dans un premier temps, les textes de Jean-Marc Besse, Michèle Virol, Nicolas Verdier, Valeria Pansini et Patrice Bret montrent comment, des normes aux productions cartographiques, ingénieurs et topographes définissent ce qu'ils attendent des cartes. Avant de caractériser les usages des cartes développés au contact du terrain, il nous a semblé important de nous arrêter sur l'objet qui donne lieu à ces usages. Cette première partie entend donc rendre à la carte toute sa complexité et redire combien il est essentiel de questionner de front les conditions matérielles de sa production et les enjeux intellectuels de sa construction. Par ailleurs, elle confirme que derrière « la carte » se dissimule un grand nombre de documents. Cette diversité traduit l'existence à la fois de documents de nature différente (plans et cartes) mais aussi d'étapes spécifiques dans le processus de construction de la carte (croquis, esquisses, ébauches, épreuves, etc.). Les enjeux de ces productions cartographiques intermédiaires sont ici mis au jour. L'émergence de normes cartographiques, d'abord au sein de certaines communautés de cartographes, puis à partir de 1802 chez tous les producteurs de cartes topographiques, offre un éclairage indirect sur les usages des cartes. Ces normes tracent en creux le point de vue sur le territoire ; l'étude de ces textes prescriptifs rappelle que ces normes sont proportionnées aux manières dont les commanditaires entendent utiliser les cartes. Chez les ingénieurs notamment, elles apparaissent comme un outil censé soutenir les projets, c'est alors la fonction rhétorique de la carte qui doit être mise en avant.

Dans un deuxième temps, Catherine Bousquet-Bressolier, Sandrine Boucher, Neil Safier et Isabelle Laboulais proposent quatre études de cas qui permettent d'observer comment, du terrain à l'atelier, travaillaient certains cartographes. Dans son article publié en 1974, David Woodward regrettait l'absence d'enquêtes biographiques consacrées à des cartographes, enquêtes qu'il jugeait susceptibles de restituer l'opération cartographique dans toutes ses étapes, de la constitution de la documentation à la réalisation cartographique à proprement parler²⁵. Les études de cas rassemblées ici répondent, dans une large mesure, à son souhait. Notons d'ailleurs que le choix des cartographes étudiés ici tient moins à leur notoriété ou à la singularité de leur œuvre qu'à la richesse des archives qu'ils ont laissées, délibérément ou non. Les productions cartographiques sont certes déterminantes mais les sources textuelles le sont peut-être encore plus, qu'il s'agisse de documents annexes à la carte (carnets de terrain, lettres, mémoires) ou

d'annotations textuelles apposées sur la carte elle-même (épreuves corrigées, carte imprimée réinvestie pour les besoins d'une cartographie thématique), dès lors que l'on entend saisir la carte en train de se faire. Dans cette deuxième partie, il est question tant du travail de terrain que de celui mis en œuvre dans l'atelier, mais c'est surtout la multiplicité des relations que peuvent entretenir les hommes de terrain et les savants de cabinet qui est soulignée : deux communautés qui ne s'ignorent pas, étant au contraire liées par des pratiques de négociation pour déterminer le contenu de la carte à venir – où l'on voit encore combien la carte exprime un point de vue sur le territoire cartographié, et combien l'identification de l'auteur de la carte s'avère une tâche ardue.

Enfin, dans une troisième partie, les textes de Renaud Morieux, Martine Illaire et Cécile Souchon, Stéphane Blond, Jean-Yves Puyo et Ana Carneiro signalent la place qu'a progressivement prise l'acte cartographique dans les pratiques d'administration du territoire. On sait désormais que les savoirs spatiaux jouent un rôle majeur dans ces pratiques aux XVIII^e et XIX^e siècles, mais ce sur quoi l'on insiste ici, c'est la façon dont la carte est pensée par ses utilisateurs comme un document irréfutable, comme un document capable de faire preuve, notamment en cas de contestation, parfois aussi comme un outil de négociation censé consolider la démonstration. La carte apparaît ici avant tout comme une mise en ordre de l'information orientée par l'usage pour lequel elle a été conçue.

Observer les usages des cartes développés au contact du terrain permet de rappeler combien celles-ci constituent des objets mouvants et malléables au gré des besoins et des attentes de leur(s) auteur(s) ou de leur(s) commanditaire(s), voire de leurs futurs utilisateurs. À condition de traiter de front les opérations techniques de production et les pratiques de consultation, l'approche pragmatique des productions cartographiques se démarque du « paradigme empirique » de l'histoire de la cartographie. Cette méthode souligne au contraire qu'une carte offre des images du territoire variables selon la communauté d'utilisateurs à qui elle est destinée.

À l'origine, ce projet aspirait à prendre en compte les usages cartographiques européens de l'époque moderne, mais la tâche a semblé trop vaste avant que ne soient posés quelques jalons pour assurer la méthode. Au final, si Neil Safier et Renaud Morieux confrontent deux pratiques « nationales », si Ana Carneiro développe le cas de la carte géologique du Portugal, à ces trois exceptions près, ce sont principalement des communautés ou des cartographes français qui sont étudiés. Envisager des comparaisons, notamment à l'échelle européenne, reste une ambition pour des enquêtes collectives à venir.

NOTES

1. EDNEY (M. E.), «Recent Trends in the History of Cartography: A Selective, Annotated Bibliography to the English-Language Literature», *Coordinates. Online Journal of the Map and Geography Roundtable, American Library Association*, série B, n° 6, 2007, p. 1-52 (<http://purl.oclc.org/coordinates/b6.htm>).

2. CHARTIER (R.), «Préface. Textes, Formes, Interprétations», dans D. F. MCKENZIE, *La bibliographie et la sociologie des textes*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1991, p. 18. Roger Chartier revient également sur l'apport des travaux de Donald McKenzie dans sa leçon inaugurale au Collège de France: voir R. CHARTIER, *Écouter les morts avec les yeux*, Paris, Collège de France – Fayard, 2008.

3. Comme le rappelle Roger Chartier: «Ce qui autorise à désigner comme «textes» ces diverses productions est le fait qu'elles sont construites à partir de signes dont la signification est fixée par convention et qu'elles constituent des systèmes symboliques proposés à l'interprétation», CHARTIER (R.), «Préface...», *op. cit.*, p. 6.

4. «La «sociologie des textes» de McKenzie [...] vise à repérer comment, grâce à la mobilité de leurs formes, les textes sont susceptibles de réemplois et de réinterprétations par les divers publics qu'ils atteignent ou inventent», *ibid.*, p. 15.

5. WOODWARD (D.), «The Study of the History of Cartography: A Suggested Framework», *The American Cartographer*, vol. I, n° 2, 1974, p. 101-115. On s'attachera notamment à la figure 1, p. 103.

6. «Finally, it suggests a definition of the history of cartography as 'the study of maps, mapmakers, and mapmaking techniques in their human context through time. The field includes the study of creation of the maps by survey, compilation, engraving, printing and coloring; the history of their acquisition, care, cataloguing and use.'», *Ibid.*, p. 114.

7. WOODWARD (D.), *Maps as Prints in the Italian Renaissance: Makers, Distributors & Consumers*, Panizzi Lectures, 1995, Londres, British Library, 1996.

8. HARLEY (J. B.), «The Evaluation of Early Maps: Towards a Methodology», *Imago Mundi*, n° 22, 1968, p. 62-74; HARLEY (J. B.), «The Map User in Revolution», dans J. B. HARLEY, B. B. PETCHENIK et L. W. TOWNER, *Mapping the American Revolutionary War*, Chicago, The University of Chicago Press, 1978, p. 79-100.

9. EDNEY (M. H.), «Cartography without 'Progress': Reinterpreting the Nature and Historical Development of Mapmaking», *Cartographica*, n°s 2-3, 1993, p. 54-68.

10. EDNEY (M. H.), *Mapping an Empire: The Geographic Construction of British India, 1765-1843*, Chicago, The University of Chicago Press, 1997.

11. DELANO SMITH (C.), EDNEY (M.) et JACOB (C.), «Theoretical Aspects of the History of Cartography: A discussion of Concepts, Approaches and New Directions», *Imago Mundi*, n° 48, 1996, p. 185-205.

12. DOSSE (F.), *Michel de Certeau. Le marcheur blessé*, Paris, La Découverte, 2002, p. 536-540; GARCIA (P.), «Un «pratiquant» de l'espace», dans C. DELACROIX, F. DOSSE, P. GARCIA et M. TREBITSCH dir., *Michel de Certeau. Les chemins de l'histoire*, Paris, Éditions Complexe, IHTP-CNRS, 2002, p. 219-234.

13. JACOB (C.), *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992, p. 109. On consultera aussi C. JACOB, « Quand les cartes réfléchissent », *EspacesTemps*, n^{os} 62-63, 1996, p. 36-49.

14. « Les manières de regarder, de comprendre et d'utiliser une carte varient en effet selon les conditions de sa mise en scène : ce sont les contraintes propres à son support matériel comme à sa mise en espace, visibilité, distance ou proximité imposées, temps autorisé pour la consultation, gestuelle spécifique requise pour sa manipulation et sa vision (se baisser, contourner, s'approcher, longer, déplier, dérouler, replier, enrouler, etc.) », JACOB (C.), *L'empire des cartes...*, *op. cit.*, p. 109.

15. LEPETIT (B.), « Compte rendu de Christian Jacob, *L'empire des cartes...* », *Annales HSS*, juillet-août 1996, p. 907-908.

16. Les contributions publiées dans ce volume englobent la cartographie des Lumières entendues au sens large, un peu à la manière du grand projet *The History of Cartography*, qui traite de la seconde moitié du XVII^e, du XVIII^e et du début du XIX^e siècle dans le volume IV actuellement en cours de rédaction.

17. CHARTIER (R.) dir., *Les usages de l'imprimé (XV^e-XIX^e siècle)*, Paris, Fayard, 1987, p. 17. On verra aussi : R. CHARTIER dir., *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991.

18. LEPETIT (B.), « Compte rendu de Christian Jacob, *L'empire des cartes...* », *op. cit.*, p. 908.

19. Bien que certains historiens de la cartographie commencent à s'interroger sur la possible identification du lecteur des cartes, aborder les productions cartographiques sous l'angle des communautés d'utilisateurs reste une piste jusqu'alors peu explorée. DELANO SMITH (C.), « For Whom the Map Speaks: Recognising the Reader », dans P. VAN GESTEL-VAN HET SCHIP et P. VAN DER KROGT éd., *Mappae Antiquae: Liber Amicorum Günter Schilder. Essays on the occasion of his 65th birthday*, HES & De Graaf Publishers, 2007, p. 627-636. Dans ce texte, Catherine Delano Smith identifie trois groupes de lecteurs : les lecteurs instruits, les lecteurs éduqués, les lecteurs entraînés. Sur cette approche, voir J. R. AKERMAN éd., *Cartographies of Travel and Navigation*, Chicago, University of Chicago Press, 2006. Cet ouvrage reconsidère les relations entre la navigation, le voyage et la cartographie et s'interroge sur la manière dont la carte a ou n'a pas contribué aux voyages et à la navigation.

20. Ce programme de recherche a donné lieu à l'inventaire des cartes manuscrites produites entre le XVII^e et le XIX^e siècle et conservées à Strasbourg. Ces documents sont présentés dans une base de données consultable à l'adresse suivante : (<http://histcarto.u-strasbg.fr>). Cette base de données permet d'accéder à une fiche descriptive et une numérisation de chaque document retenu.

21. WARMOES (I.), ORGEIX (É. d') et VAN DEN HEUVEL (C.), *Atlas militaires manuscrits européens (XVI^e-XVIII^e siècle). Forme, contenu, contexte de réalisation et vocations*, Paris, Musée des Plans-Reliefs, 2003.

22. BOUSQUET-BRESSOLIER (C.) dir., *L'œil du topographe et la représentation géographique du Moyen Âge à nos jours*, Paris, CTHS, 1995 ; BOUSQUET-BRESSOLIER (C.) dir., *Le paysage des cartes, genèse d'une codification. Actes de la 3^e journée d'études du musée des Plans-Reliefs*, Paris, Direction de l'architecture et du patrimoine, Musée des Plans-Reliefs, 1999. CORVISIER DE VILLÈLE (M.-A.), BEYLOT (A.) et MORGAT (A.) dir., *Du paysage à la carte : trois siècles de cartographie militaire de la France*, Vincennes, Service historique des armées, 2002.

23. « Les cartes sont des représentations graphiques qui facilitent une compréhension spatiale des choses, des concepts, des conditions, des processus ou des événements dans le monde humain. » [*Maps are graphic representations that facilitate a spatial understanding of things, concepts, conditions, processes, or events in the human world.*], HARLEY (J. B.) et WOODWARD (D.), « Preface », dans *The History of Cartography*, vol. I, *Cartography in Prehistoric, Ancient, and Medieval Europe and the Mediterranean*, The University of Chicago Press, 1987, p. xvi.

24. PANSINI (V.), *L'œil du topographe et la science de la guerre : travail scientifique et perception militaire, 1760-1820*, Thèse de l'EHESS, 2002.

25. WOODWARD (D.), « The Study of the History of Cartography... », *op. cit.*, p. 111.

Remerciements

Les contributions publiées dans cet ouvrage ont été présentées au cours de trois journées d'études organisées dans le cadre du programme de recherche cofinancé par l'Agence nationale de la recherche entre janvier 2006 et décembre 2008 et la Maison Interuniversitaire des Sciences de l'Homme – Alsace entre janvier 2005 et décembre 2008.

Elles se sont tenues respectivement aux Archives de la Ville et de la Communauté urbaine de Strasbourg, à l'Université Marc-Bloch et à la Maison Interuniversitaire des Sciences de l'Homme – Alsace. Que Laurence Perry, François-Xavier Cuhe et Christine Maillard trouvent ici l'expression de notre profonde gratitude pour l'accueil qu'ils ont réservé à ces manifestations scientifiques.

Nous tenons à adresser nos très sincères remerciements aux membres du Comité de pilotage et du Conseil scientifique de ce programme qui ont apporté un soutien fidèle à ces journées d'études, aux membres de la Commission histoire du Comité français de cartographie, ainsi qu'à Catherine Delano Smith et Francis Hebert qui nous ont fait l'amitié d'assister à certaines de ces rencontres.

Jean-Marc Besse, Stéphane Blond, Sandrine Boucher, Catherine Bousquet-Bressolier, Patrice Bret, Ana Carneiro, Martine Illaire, Renaud Morieux, Valeria Pansini, Jean-Yves Puyo, Neil Safier, Cécile Souchon, Nicolas Verdier et Michèle Virol ont accepté de participer à ce programme de recherche puis nous ont fait l'honneur de nous confier leur texte.

Frédéric Graber (CNRS), Alice Ingold (EHESS – Paris) et Gilles Palsky (Université de Paris 1) ont, eux aussi, contribué à cette entreprise en venant présenter une communication à Strasbourg, ils ont participé aux débats et enrichi cette réflexion collective. Hélène Blais (Université de Paris 10), Catherine Hofmann (BnF) et Bruno Belhoste (Université de Paris 1) ont tour à tour présidé ces journées d'études, animé les débats et proposé des conclusions stimulantes. Leurs interventions ont contribué de manière décisive à la réalisation de cet ouvrage.

Anne-Françoise Garçon, Dominique Margairaz et Mary Pedley ont exprimé leur soutien à ce programme. Leurs encouragements ont été déterminants.

Les Presses universitaires de Strasbourg ont approuvé la publication de ce volume, Georges Bischoff, directeur de l'EA 3400, a accepté qu'il prenne place dans la collection « Sciences de l'histoire ». Nous leur en sommes très reconnaissants.

Hélène Zeyer a réalisé la couverture de ce livre. Yves-Michel Scotto de Vettimo a relu, harmonisé et mis en forme les contributions. Leur concours nous a été très précieux dans cette phase délicate où le texte devient livre.

Isabelle LABOULAIS
Juillet 2008